



FESTIVAL DE CANNES
HORS COMPÉTITION
SÉANCE SPÉCIALE
SÉLECTION OFFICIELLE 2021



LA PANTHÈRE DES NEIGES

Un film de MARIE AMIGUET et VINCENT MUNIER



FESTIVAL DE CANNES
HORS COMPÉTITION
SÉANCE SPÉCIALE
SÉLECTION OFFICIELLE 2021

PRESSE

André-Paul Ricci, Tony Arnoux
& Pablo Garcia-Fons
Tél. : 01 48 74 84 54
andrepaul@ricci-arnoux.fr
tony@ricci-arnoux.fr
pablo@ricci-arnoux.fr

PRESSE SPÉCIALISÉE

Pierre Laporte Communication
Pierre Laporte, Christine Delterme
et Laurent Jourden
Tél. 01 45 23 14 14
lapanthere@pierre-laporte.com

PROGRAMMATION

Martin Bidou
& Maxime Bracquemart
Tél. : 01 55 31 27 63 / 24
martin.bidou@hautetcourt.com
maxime.bracquemart@hautetcourt.com

MARKETING

Marion Tharaud
& Pierre Landais
Tél. : 01 55 31 27 32 / 52
marion.tharaud@hautetcourt.com
pierre.landais@hautetcourt.com

DISTRIBUTION

Haut et Court Distribution
Laurence Petit
Tél. : 01 55 31 27 27
distribution@hautetcourt.com

PAPRIKA FILMS ET KOBALANN PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

Sylvain
Tesson

Vincent
Munier

LA PANTHÈRE DES NEIGES

Un film de
Marie Amiguet et Vincent Munier

2021 • France • 92min • 1.85 • 5.1

AU CINÉMA LE 15 DÉCEMBRE

Matériel téléchargeable sur
www.hautetcourt.com

A wide-angle photograph of a snow leopard walking across a vast, snow-covered plateau. The leopard is in the lower-left quadrant, moving towards the right. The ground is covered in snow with numerous dark, rocky outcrops scattered throughout. The background shows a gentle slope of the plateau under a bright, overcast sky.

Synopsis

Au cœur des hauts plateaux tibétains, le photographe Vincent Munier entraîne l'écrivain Sylvain Tesson dans sa quête de la panthère des neiges.

Il l'initie à l'art délicat de l'affût, à la lecture des traces et à la patience nécessaire pour entrevoir les bêtes.

En parcourant les sommets habités par des présences invisibles, les deux hommes tissent un dialogue sur notre place parmi les êtres vivants et célèbrent la beauté du monde.

Entretien

avec

Marie Amiguet

réalisatrice

Comment est venue l'idée que vous puissiez accompagner Vincent Munier dans sa quête de la panthère et sur cette expédition en particulier ?

Vincent avait vu notamment mon travail avec Jean-Michel Bertrand, le film *La Vallée des loups*, et en 2017, il m'a proposé ce projet au Tibet. J'avoue qu'il m'a semblé difficile de refuser une aventure là-haut avec un écrivain que j'admire énormément et Vincent, le photographe que l'on sait, devenu mon compagnon entretemps. Même si, déjà, se posait pour moi la question de l'impact environnemental de nos déplacements.

Où exactement vous êtes-vous rendus ?

Dans l'Est du Tibet, sur des plateaux situés en moyenne à 4.500 m d'altitude avec des sommets à 6.000. Un paysage très sec, très aride. Il n'y a rien que l'immensité à perte de vue.

Combien de temps a nécessité ce tournage ?

Avec Sylvain, Vincent et Léo-Pol Jacquot, assistant-réalisateur, nous avons fait deux séjours de trois semaines sur place, sans compter les voyages. Mais Vincent avait déjà accumulé énormément d'images vidéo animalières au cours de 5 précédents voyages, seul ou accompagné d'amis naturalistes. Son premier voyage remonte à 2011.

Qu'étiez-vous venue filmer ? La panthère des neiges ? Le célèbre photographe animalier sur les traces de la panthère ? Une rencontre « au sommet » entre l'écrivain à la faconde facile et le silencieux maître de l'affût ?

Ça, je l'ai inscrit dans mon carnet à notre départ : je voulais filmer, en effet, la rencontre entre deux bonshommes d'univers différents. J'étais curieuse de découvrir quel feu d'artifice ce tête-à-tête allait provoquer entre, d'un côté, Vincent, un homme très sensible à la nature, obsédé par la beauté et effectivement taiseux, et de l'autre, cet écrivain très volubile qui dévore la vie par les deux bouts. J'aime filmer les gens passionnés, tenter de comprendre ce qui anime ces êtres humains d'exception. Cela dit, je n'avais pas d'a priori. Je n'ai fait aucun repérage et je refuse de mettre quoi que ce soit en scène. Il me fallait donc rester ouverte simplement à ce qui allait se présenter.

Comment choisir les moments où, vous, vous pouviez filmer à votre guise sans entraver le travail de Vincent ? Votre caméra intervenait-elle toujours en second rang quand le photographe avait déjà fait le plein de clichés ?

C'est vrai que, lorsqu'il part en solo, Vincent pense photo sans discontinuer. Tout juste s'il prend le temps de dormir un peu. Mais cette fois, il avait autre chose en tête. Il s'était donné comme but de partager cette quête. Et à partir du moment où il avait décidé d'emmener Sylvain, il a travaillé sur un mode différent. Il a mis la photo un peu au second plan. Son objectif, c'était cette rencontre rêvée entre Sylvain et la panthère. Il nous a donc laissé toute la place nécessaire.

Ce qui impliquait de vous montrer doublement discrète : pour ne pas déranger vos sujets humains, et moins encore la faune qu'ils étaient venus observer...

En effet. Mais je sais ce qu'est l'affût, je sais me faire oublier. Comme eux, je me collais à plat ventre par terre, je rampais, je me faisais discrète, soit derrière eux, soit sur le côté, et je me transformais en caillou, sans plus bouger. Alors, je filmais tout ce qui se passait, et rien n'était écrit. La contrepartie, évidemment, c'est que je ne pouvais pas jouer sur champ et contrechamp, par exemple. A notre 2e séjour en 2019, j'ai néanmoins pu mieux anticiper, en prenant un peu d'avance sur eux, ce qui me permettait de les capter de face lorsqu'ils arrivaient à moi, de prendre du recul.

Y a-t-il eu des moments où la caméra n'était pas forcément la bienvenue ?

En général, je le sens vite quand je risque de déranger, mais la présence de la caméra n'a pas semblé les ennuyer. Ils se comportaient de façon très naturelle, complètement absorbés par leurs observations. Je ne sais pas trop comment ils faisaient, d'ailleurs.

Même si c'est du ressort de Vincent de photographier et filmer la faune, cela vous arrivait-il, à vous aussi, d'enregistrer des séquences animalières ?

De ce côté-là, on disposait de beaucoup de matière rapportée par Vincent lors de ses précédents voyages au Tibet. Mais on y a ajouté quelques plans réalisés pendant le deuxième séjour, en particulier pour la scène des ours. Je m'attachais vraiment à filmer les gars, même lorsque la panthère est venue la première fois. Je savais que la caméra de Léo-Pol et l'appareil de Vincent tournaient les images animalières. Rencontrer la panthère à travers les yeux émus de Sylvain, c'était mieux que de la voir par mes propres yeux.

Parlez-nous un peu des conditions climatiques endurées pendant le tournage.

Difficiles, on ne peut pas le nier. En février, la moyenne est de -18°C, plutôt -25°C le matin. Un jour, alors qu'on avait dormi sous la tente à 4.800 m, le thermomètre indiquait -35°C mais ne pouvait de toute façon pas tomber plus bas ! Alors certes, on était bien équipé, mais pour filmer, il m'a fallu trouver des stratagèmes. D'autant que le froid aux doigts m'handicape vraiment. Je limitais donc les réglages à faire sur la caméra pour ne pas avoir à sortir mes mains des mouffes, ou bien je recourais aux chauffeuses. Mais il fallait compter aussi avec le vent, très fréquent et fort, qui soulevait énormément de poussière fine ! Ça peut être redoutable pour le matériel, et en plus, ça me fait grincer des dents, sensation bien plus désagréable que le froid dans un voyage où nous n'avions pas d'eau pour nous laver.

Patienter ainsi pendant des heures, dans l'attente que surgisse un animal, vous a-t-il paru parfois interminable ?

Non, au contraire, ça m'a paru trop court. Surtout qu'il faut intégrer le problème du mal d'altitude. On finit par se sentir vraiment bien au bout de 3-4 semaines, et c'est là qu'il faut redescendre ! Au cours de mes voyages, de toute façon, j'ai compris à quel point il m'était indispensable de prendre le temps. Ne surtout pas voyager pour « cocher des cases », mais pour vivre pleinement le moment, échanger, apprendre et partager. La rencontre des nomades, par exemple, qui nous ont autorisés à vivre 8-10 jours chez eux, à profiter de cette expérience sur la longueur, eh bien ça aurait pu suffire à faire mon voyage !

Quelles références aviez-vous en tête sur les flancs de ces montagnes ?

A dire vrai, je me suis laissé prendre par la main. En partant, je n'avais pas de référence particulière à l'esprit. Tout juste si j'ai relu « Tintin au Tibet » avant de partir (rires) ! J'avais lu les livres de Sylvain, je connaissais le travail de Vincent, je sais que l'imprévisible m'anime. Mais on ne peut que douter, tant que le travail n'est pas terminé.

Quels ont été vos propres émerveillements ? Vos révélations ? Vos peurs aussi, peut-être ?

Côté émerveillement, il y a cette possibilité qui m'a été offerte de retrouver cette sensation d'immensité de paysage, dans lequel on est rapporté à notre juste mesure d'humain. A savoir : rien, ou vraiment pas grand-chose. J'y avais déjà été confrontée dans le Sud algérien, avec saisissement, et aussi en mer en traversant l'Atlantique, sans jamais l'éprouver depuis. En termes de révélations, j'ai surtout été affectée par le sort qu'inflige la politique chinoise à la culture tibétaine nomade. Le gouvernement fait en sorte de la faire définitivement



disparaître. On a appris par exemple que les Tibétains n'ont pas le droit de porter de galerie sur le toit de leurs voitures, pour s'assurer qu'ils ne s'aventurent pas dans de longs déplacements. La population sur place n'a pas le droit non plus d'accueillir des étrangers. Enfin, plus qu'une peur, il y a cette interrogation : quel sens va réellement avoir notre démarche ? Pourquoi aller au Tibet aujourd'hui ? Si c'est pour blablater sur l'aventure, les sensations, tout ça, aucun intérêt. Ça ne sera vraiment utile que si notre film participe à provoquer un questionnement et une meilleure prise de conscience du peu de place qu'on laisse aujourd'hui au monde sauvage. Un changement de paradigme est, à mon sens, urgent et nécessaire.

La panthère semble vraiment avoir voulu participer à la tension du récit. Elle se décide à se montrer alors que vous vous apprêtiez justement à lever le camp et quitter le Tibet, comme une vraie scénariste de film à suspense. Inespéré, non ?

Surtout qu'en réalité, je n'imaginai même pas qu'on puisse la voir ! Je la percevais comme totalement inaccessible, une photo dans un livre, et moi, ça me suffisait. Et puis elle est venue. Et à quel moment !!! Mais le plus impressionnant, peut-être, c'est que ce soit précisément cette vieille panthère, la plus cabossée du Tibet sans doute, qui choisisse de rencontrer Sylvain. Il y a là quelque chose de mystique.

Aujourd'hui, après tout ce que vous avez vécu sur place, et les longs mois de montage sur le film, qu'est-ce qu'elle symbolise encore, cette panthère des neiges, à vos yeux ?

C'est l'animal totemique par excellence. Ce qui, paradoxalement, n'est pas sans danger : elle fait partie de ces espèces si emblématiques qu'elles pourraient occulter toutes les autres. D'où le choix de notre dernier plan, qui s'est porté sur un simple petit rouge-queue, afin de rappeler que la faune doit être préservée dans son intégralité, que l'on doit y être attentif. C'est vrai de la panthère comme d'un modeste ver de terre.

Reste que ce félin impassible, qui nous observe de haut sans se manifester, fait figure de vigie silencieuse au sommet d'un monde qui s'abîme. Elle est l'emblème de toute cette diversité (animale, mais aussi culturelle) qui disparaît, entraînée dans les bouleversements de notre époque. Elle incarne le concept de « rareté », cette rareté dont on peut s'approcher, certes, mais à tâtons, pour ne surtout pas déranger.

Entretien

avec

Vincent Munier

réalisateur & photographe

Pourquoi la panthère des neiges occupe-t-elle tant vos pensées, et la plupart de vos voyages ces dernières années ?

Je reste un grand gamin qui se nourrit encore de ses rêves et d'images d'animaux mythiques. Cette panthère, je l'ai découverte à travers les récits d'aventure du biologiste américain George B. Schaller. Dans le Chitral, au Pakistan, il l'avait filmée dans les années 1970. Mais en partant pour la première fois au Tibet, en 2011, je croyais modérément à la possibilité de la voir. En revanche, je savais que j'allais croiser d'autres espèces tout aussi énigmatiques. Pour commencer, j'ai d'ailleurs passé un mois sans la voir – juste une trace –, mais c'était passionnant de la savoir présente. C'est d'abord le yack sauvage, animal totem d'une autre époque, probablement contemporain des mammouths ou rhinocéros laineux, qui m'a attiré sur ces hauts plateaux. Tout comme les bœufs musqués en Arctique. La panthère, au fond, est un prétexte. Un prétexte somptueux, mais un prétexte.

Qu'est-ce qui vous a fait revenir si souvent sur ses traces ?

Tout comme en Arctique, j'aime revenir sur les mêmes lieux... J'aime les découvrir à mon rythme, petit à petit, au long cours, souvent seul. Quelle satisfaction d'apprendre doucement à lever le voile sur les bêtes sauvages, à force de les imaginer, les pister, les observer ! J'ai en effet toujours préféré me concentrer plusieurs années de suite sur un sujet, plutôt que de papillonner et passer d'un reportage à un autre : fuir les commandes, suivre mon instinct. Concernant le Tibet, je dois en être à mon huitième voyage, pour des photos et un livre au départ. Et puis s'est imposée cette envie de film, avec une petite équipe de 2 à 3 personnes maximum pour éviter de déranger et être souples et flexibles dans ces milieux compliqués de très haute altitude. Léo-Pol Jacquot travaille à mes côtés depuis 8 ans, essentiellement au bureau : j'étais ravi de l'éloigner un peu de ses écrans et de l'embarquer là-haut ! N'ayant quasi aucune expérience de terrain, il m'a épaté par sa capacité à s'adapter. Marie Amiguet avait un regard neuf à offrir sur les lieux, une sensibilité singulière... et j'appréciais sa discrétion de panthère. Sa mission était de nous suivre en se faisant oublier, pour nous filmer sans aucune mise en scène afin d'être au plus proche de la réalité. Cette méthode amène son lot de maladresses ou de faiblesses techniques, mais aussi une certaine sincérité des moments saisis. L'objectif, c'était que soient captées les émotions telles qu'elles nous traversaient.

Pourquoi avoir voulu partir les deux dernières fois avec un écrivain ?

Pour élargir le spectre, en quelque sorte. Me nourrir de ces beautés que je vais glaner et de ces rêves vivants n'est, à mon sens, plus suffisant. J'aspire à partager ces expériences, à attirer l'attention sur l'urgence qu'il y a à échapper à notre anthropocentrisme exacerbé, à l'hégémonie dévastatrice de l'espèce humaine sur toutes les autres. Je suis si meurtri par le sort de tous ces animaux acculés dans des espaces de vie de plus en plus réduits par notre faute ! Or, il est difficile de rendre compte de cette dimension par l'image seule, surtout quand on a choisi comme moi de montrer la beauté plutôt que la dévastation. Appuyer l'émerveillement que je cherche à véhiculer via mes photographies par un discours construit, engagé, m'apparaît nécessaire.

Et pourquoi Sylvain Tesson, dans ce cas ?

Sylvain et moi nous étions déjà croisés plusieurs fois, et il avait émis le désir de me suivre en affût. Je connaissais ses écrits d'aventure, mais c'est spécialement son livre *Sur les chemins noirs* qui m'a séduit. On y sentait une fibre écologique en filigrane. Naturellement, je l'ai invité pour clôturer mes aventures par un livre avec ses textes, et ce film. Comme souvent, j'ai à cœur de lancer des passerelles : transmettre l'émerveillement, suivre le rythme lent de la nature dont on s'imprègne complètement au fil des heures et des observations. Il s'agissait donc de filmer l'échange entre lui et moi autour d'un même rêve, tout en utilisant les images animalières accumulées lors de mes précédentes aventures là-haut. En parallèle, l'idée était de proposer un bel objet associé, un album dont les photos porteraient des légendes rédigées par l'écrivain. C'est mon côté artisan : suivre toutes les étapes à mon rythme, pour être au plus près de ce que je veux réellement partager, sans contraintes ni pression.

Vous Vincent, habitué à faire vos affûts en solo, vous étiez cette fois accompagné comme jamais : des guides, mais aussi un écrivain, une réalisatrice et un assistant-réalisateur qui vous emboîtaient le pas. En quoi cela a-t-il changé votre approche ?

Je me suis conditionné autrement. Et puis, on était rarement tous ensemble. Un ou deux amis tibétains restaient sur le camp de base (au fond d'une vallée, proche d'une rivière), depuis lequel on rayonnait durant plusieurs jours, dans un paysage que je connaissais déjà un peu grâce à mes séjours précédents. Après quoi, on se séparait, pour fonctionner plutôt en binômes plus discrets.

La rencontre avec la belle était-elle garantie ?

Ce qui est fort, dans ce projet, c'est que tout s'est aligné. Il n'y avait pourtant rien d'évident, au départ, à ce que cette combinaison fonctionne. Et absolument aucune garantie que Sylvain finisse effectivement par la voir, cette panthère. Et puis, les tout derniers jours, elle s'est montrée ! Quand je me suis extirpé du duvet et de la grotte, et que je l'ai vue manger sa proie, tuée la veille, c'était un moment incroyable ! Quelque chose d'impossible à scénariser au préalable, évidemment.

A propos d'alignement des planètes, il semble qu'elles vous aient aussi gratifié d'une heureuse surprise pour la musique du film.

Ahurissant ! Nous avons eu la grande chance de collaborer avec Warren Ellis, un artiste hors pair, dont j'apprécie tant la musique minimaliste, si envoûtante. Elle entrait en évidente résonance avec les vastes paysages sauvages et les apparitions magiques des bêtes que je rencontrais au Tibet. Je rêvais de pouvoir un jour travailler avec lui sur un de mes films. Je pensais cet homme inaccessible, mais ici, malgré un emploi du temps hyper chargé, il a accepté de composer une musique originale pour notre panthère ! Et nos échanges, pendant ce travail, ont été enrichissants. J'ai découvert un homme sensible et bienveillant. Malgré nos univers très différents, nous nous sommes trouvé beaucoup d'influences communes. Alors même qu'il devait se rendre à Brighton pour enregistrer son album poétique avec Marianne Faithfull, il a réussi à faire de la place pour cette composition. Et à embarquer Nick Cave, son vieux complice, dans l'histoire. Nick chante sur les paroles de Sylvain ! Terminer le film sur la voix et la musique de ces deux-là, c'était inespéré !

Plus prosaïquement : vous avez déjà testé le confort des geôles chinoises par le passé en allant chercher la panthère. Le chemin administratif était-il moins périlleux cette fois-ci ?

Étonnamment, oui. Pourtant, dans ces régions, la police est sur le qui-vive : elle est partout et procède à des contrôles permanents. Interdiction de photographier la pauvreté des nomades, les installations chinoises, etc. Elle représente probablement le premier employeur de l'État chinois au Tibet. Et effectivement, lors d'un de mes précédents séjours, alors que j'avais découvert l'endroit parfait pour espérer voir la panthère, j'avais été arrêté par la police qui m'accusait de braconnage. C'était complètement aberrant et très violent. D'ailleurs, je pensais avoir été blacklisté et ne pas pouvoir y retourner. La présence exceptionnelle d'Européens



peut créer un véritable climat de paranoïa dans certains secteurs. Par chance, on n'a pas eu de soucis les deux dernières fois. Pour la petite anecdote, les images de panthère sur le générique de fin, avec l'arrivée de la voix émouvante de Nick Cave, ont été faites grâce à une caméra à déclenchement automatique. Je l'avais placée sur une proie qu'elle avait fraîchement tuée, et entretemps, la police m'avait attrapé pour un interrogatoire musclé pendant quelques jours. Mes premières images de la bête sans la voir !

Racontez-nous votre première rencontre avec la panthère des neiges.

Quel moment ! Mais c'est d'abord le pistage qui est passionnant : chercher les traces, lire les indices, passer des journées entières les yeux rivés aux jumelles. C'est tellement excitant de la pister ! Elle a un petit côté diabolique, au fond, à nous observer en permanence sans que nous soyons capables de l'apercevoir. Elle nous oblige à fonctionner un peu comme elle : à nous cacher, à nous camoufler, à ne surtout pas être intrusifs... voilà ce qu'elle nous apporte. La première fois, les choses sont allées doucement crescendo : d'abord, des traces anciennes, puis des traces fraîches, un cri de corbeau (qui suggérait la présence d'un prédateur dans le coin), le temps qui change (ce qui pousse souvent les animaux à se déplacer)... et, alors que j'alignais des heures et des heures d'observation dans les jumelles, elle est soudain entrée dans mon champ de vision. Elle est passée sans me voir ! C'était comme une parfaite entrée de champ dans un film animalier. J'ai ressenti d'autant plus de satisfaction que je ne l'avais pas perturbée dans son déplacement.

Le tout dernier séjour vous a offert également une nouvelle rencontre : l'ours du Tibet. Vous n'aviez pourtant pas l'air de trop y croire.

Une histoire assez folle, en effet. L'ours fait d'ailleurs un peu peur aux Tibétains : j'avais entendu pas mal d'histoires de conflits, là-haut, entre les nomades et le plantigrade. Mais parvenir à observer cet ours me semblait très improbable. Il fait si froid, là-haut : que peuvent-ils bien trouver à manger ? Ce sont quand même principalement des herbivores ! Voilà ce qui est fort dans cette passion, rien n'est écrit : on va de surprise en surprise.

Vous avez emmagasiné une connaissance très fine de la nature et de ses habitants au fil des reportages. Mais votre instinct joue-t-il aussi un rôle dans vos décisions d'aller ici, de vous poser là, ou de pousser plus loin encore ?

Oui, un rôle énorme. Je crois très fort en la notion d'instinct. Il est difficile de décrire la façon dont ton corps est partie prenante dans ces moments-là, dans tes réactions et les choix que tu fais. Ton être s'imprègne de tout : tous tes sens sont mobilisés ; tu entres comme en vibration avec l'espace qui t'entoure et le vivant qui l'habite. Les émotions sont littéralement exacerbées, et ta part animale retrouve enfin le moyen de s'exprimer. Cependant, les échecs sont réguliers – et tant mieux ! Ils nous permettent de nous rendre compte à quel point nous sommes vulnérables là-bas.

Vous dites vous-même dans le film : « Je n’ai pas une démarche de photojournaliste, à montrer ce qui ne va pas dans la nature. » Mais recueillir ses beautés, n’est-ce pas un peu faire l’inventaire de ce qui va bientôt disparaître ?

C’est tristement vrai ! Et il se trouve que je ne suis pas assez armé pour poser mes caméras là où c’est dur, sombre, là où l’horreur s’est imposée. Je rends d’ailleurs hommage à ceux qui sont capables de s’y confronter. Moi, par nature, je tends à me nourrir de la poésie, de la beauté, même lorsqu’elle est extrêmement vulnérable, et j’aurais bien du mal à me faire le témoin uniquement de catastrophes écologiques.

Vous vous êtes souvent confronté à de très rudes conditions climatiques. Ce n’est sans doute pas un hasard.

Arctique, Antarctique et Tibet sont les trois pôles qui m’attirent pour de multiples raisons. J’ai toujours aimé les lumières du froid et les animaux qui vivent dans ces conditions hostiles. En plus, du fait de ces rudesses extrêmes, l’homme est moins présent, et le lien avec le sauvage beaucoup plus évident. Au Tibet s’ajoute une dimension géopolitique très tendue, les sites sont peu courus, et sa faune reste assez mal connue, à l’image du renard du Tibet, de l’antilope chiru ou du chat manul, par exemple.

Depuis quelques années, vous filmez plus souvent que vous ne photographiez, pour quelle raison ?

Je me suis pris au jeu dès que la fonction caméra a été ajoutée sur nos boîtiers photo, il y a une dizaine d’années. Au point que, dans les Asturies, où j’ai récemment fait un film sur les ours, je n’ai pas fait de photos du tout. Il me semble que l’image en mouvement est un moyen un peu plus évident pour faire passer des émotions. Pouvoir également intégrer du son, qui transmet ainsi l’écho du paysage, ses ambiances, ses résonances, c’est excitant. Mais un film, c’est aussi plus long et lourd à mettre en œuvre.

Après l’avoir croisée à plusieurs reprises, la panthère vous fait-elle encore rêver aujourd’hui ? Que représente-t-elle à vos yeux ?

La première rencontre est forcément inoubliable. Comme toutes les premières fois essentielles : avec le lynx boréal chez nous en France, que j’ai attendu pendant 15 ans, après moult bivouacs... Je l’entendais feuler, mais de là à le voir ! Et enfin, le jour où il se montre, on approche quelque chose de l’ordre de l’absolu, qui nous hante pendant longtemps. De même, je me sens hanté par le souvenir de la présence fantomatique de la première meute de loups blancs que j’ai observée dans le Haut Arctique canadien. On finit par se demander si ces visions relèvent du fantasme ou de la réalité, tant elles nous habitent. Et il n’y a pas que l’image ! Les odeurs, les bruits : tout nous imprègne durablement. Quelque chose d’extérieur à nous vient se loger en notre intérieur, et nous met en mouvement. Comme l’a fait le tout premier chevreuil que j’ai photographié à l’âge de 12 ans, et qui a fait basculer ma vie. Voilà l’effet que produit la panthère des neiges sur moi encore aujourd’hui.

Marie Amiguet

Biologiste de formation puis diplômée d’un Master de cinéma animalier (IFFCAM), la réalisatrice franco-suisse Marie Amiguet tourne avec Jean-Michel Bertrand *La Vallée des loups* et réalise *Avec les loups*, un portrait du cinéaste.

En 2017, elle rencontre Vincent Munier avec qui elle signe *Le Silence des bêtes*, coup de gueule contre le braconnage des lynx. Puis elle s’embarque dans l’aventure au Tibet pour filmer la rencontre de l’écrivain et du photographe.



Vincent Munier

Vincent Munier est un photographe, cinéaste et éditeur, amoureux des grands espaces et sensible à la poésie du monde sauvage. Des Vosges à l’Arctique en passant par le Tibet, il tente, via ses photographies, livres et films, de partager sa passion et surtout d’alerter sur le besoin vital d’être en harmonie avec les autres être vivants. Il a fondé KOBALANN Éditions & Productions en 2010 et est l’auteur d’une douzaine d’ouvrages, dont *Solitudes*, *Arctique* et *Tibet, minéral animal*.





Note de Sylvain Tesson

Alors que Vincent Munier me propose de l'accompagner au Tibet, en hiver, sur la piste de la panthère des neiges, je prends le temps de considérer la faveur immense qu'il me fait.

Ça va être pour moi l'occasion de découvrir l'art de l'affût. Jusqu'alors, je me suis contenté de circuler dans les paysages. Au cours de dizaines de voyages dans la Haute-Asie, j'ai pris l'habitude de traverser les immensités ; courant à la poursuite de l'horizon. En bref, je suis le vent. Moi qui ne jure que par l'art de la fugue, on m'invite là aux promesses de l'affût. Avec Munier, le rapport au monde prend une autre tournure. Il ne va plus s'agir de brûler les étapes. Arriver dans la montagne, attendre, scruter, et parfois voir un animal apparaître. Le photographe naturaliste ne fend pas l'espace, il s'installe dans le temps.

Lors de repérages au mois de février, je me souviens de cette soirée où nous avons effectué une reconnaissance dans un canyon. Nous marchions de conserve, Marie la réalisatrice, Munier et moi. J'étais frappé de la façon dont notre ami regardait le paysage. En réalité il le lisait comme on déchiffre la page d'un poème ou comme le musicien étudie la partition. Il regardait les vires rocheuses, les parois, les anfractuosités et nous expliquait ce qui était susceptible d'advenir.

« Là, c'est un endroit où la panthère pourrait se glisser ; ici, une grotte que les grands-ducs affectionnent et là, des alpages où les bharals viennent pâturer. » Voilà les explications qu'il nous donnait et je comprenais qu'il y avait deux manières d'observer un décor. On peut le regarder en esthète froid, philosophant sur les tourments du relief et les nuances de la lumière. On peut aussi se mettre à la place de l'animal en détectant les caches, les coulées, les replis et les débouchés. Alors, la montagne devient une citadelle en vie. Sur ses ponts levis et ses remparts passeront les impératrices à fourrure et le peuple herbivore. Munier est ce professeur qui va m'apprendre à lire pour la deuxième fois de ma vie.

Géographe de formation, journaliste et écrivain voyageur, Sylvain Tesson partage sa vie entre les expéditions au long cours, l'écriture et la réalisation de documentaires d'aventure. Son livre *Dans les forêts de Sibérie* (Gallimard) a obtenu le prix Médicis essai en 2011 et a été adapté au cinéma. *La Panthère des neiges* a été publié le 10 octobre 2019 aux éditions Gallimard et reçu le prix Renaudot la même année.

J'ai rencontré Marie Amiguet et Vincent Munier en janvier 2021, et j'ai été fasciné par leur parcours et leur personnalité. Après avoir vu une première version du film – dans lequel étaient montés des titres préexistants de Nick Cave et moi-même – puis lu la traduction anglaise du livre de Sylvain Tesson, j'ai immédiatement accepté de composer la musique originale de *La Panthère des Neiges*.

Pendant l'enregistrement prévu sur une semaine, j'ai demandé à Nick Cave de passer quelques heures pour la composition d'un des thèmes et de s'asseoir au piano. Curieux, il a regardé le film de Marie, et est finalement resté avec moi en studio tout du long.

À l'image de ce qu'a ressenti Nick, il y a quelque chose dans ce film qui vous happe. J'ai moi-même vite compris que le film méritait une «*voix musicale*» qui lui soit propre, et ai fait tout mon possible pour le doter d'une bande originale qui lui ressemble.

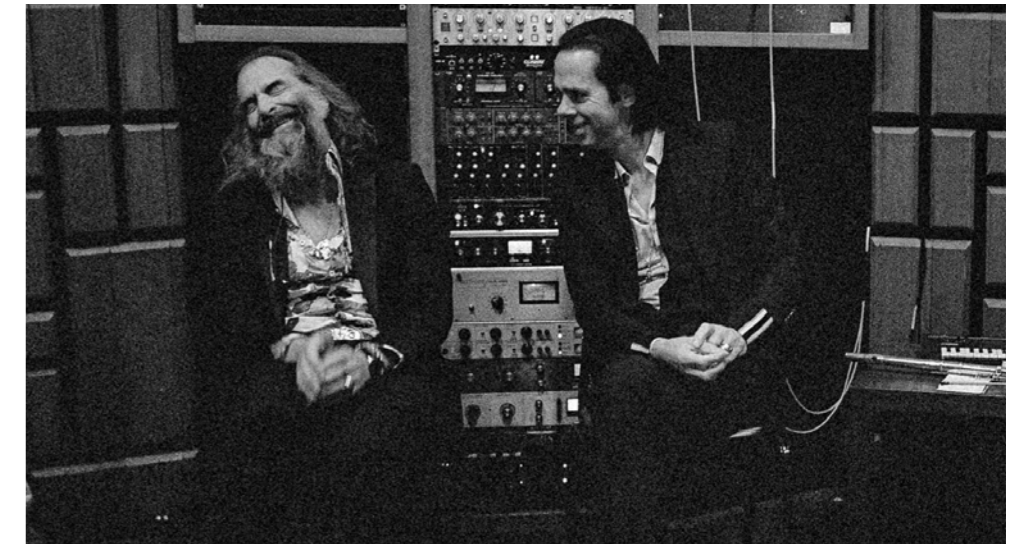
Ce film, ma rencontre avec Marie et Vincent m'ont profondément marqué. À tel point que depuis, j'ai créé une réserve à Sumatra qui aura pour but la protection de certaines espèces d'animaux (Ellis Park - ellispark.org). Quand je vous dis que ce film vous transforme !

La Panthère des Neiges traite de sujets à la fois urgents et profonds, parle de crainte et d'émerveillement.

Intégrer des cris d'animaux à la partition a été pour Nick et moi une expérience presque plus émouvante qu'elle ne l'est habituellement avec des voix humaines.

Nous avons fait ce que je pense être l'une des plus belles musiques originales sur lesquelles nous ayons jamais travaillé. Une de mes expériences préférées. Les stars de ce film sont les animaux, filmés dans toute leur splendeur sauvage et comme nous ne les avons jamais vus auparavant - et l'homme qui les regarde dans le respect et l'émerveillement.

Note de Warren Ellis



PAPRIKA FILMS

Animée par Pierre-Emmanuel Fleurantin et Laurent Baujard, PAPRIKA FILMS a comme ambition de découvrir et porter de nouveaux talents au cinéma. Documentaires et long-métrages ambitieux sont ses principaux champs d'action avec un engagement environnemental et sociétal fort.

Après plusieurs coproductions à succès comme JUST THE WIND de Bence Fliegauf (Ours d'argent à Berlin), ABLUKA de Emin Alper (Lion d'argent à Venise), LAST WORDS de Jonathan Nossiter (sélection Officielle à Cannes), Paprika Films produit DEUX de Filippo Meneghetti. Le film sera shortlisté aux Oscar, nommé aux Golden Globes et César du Meilleur Premier Film. Cette année c'est LA PANTHÈRE DES NEIGES, premier long-métrage de Marie Amiguet que Paprika Films vient présenter à Cannes.

KOBALANN PRODUCTIONS

Qui se cache derrière ce nom mystérieux, à la fois doux et rugueux ? D'abord l'ours brun, dans la langue des Évènes, peuple nomade de la toundra sibérienne. Kobalann est l'animal mythique qui a frappé l'imagination de nos ancêtres et s'est terré dans les contes et légendes. La bête sauvage par excellence...

Depuis 2010, Kobalann prête son nom à la société d'édition et de production fondée par le photographe Vincent Munier. Son objectif : proposer des beaux livres de photographies et des films pour donner à voir la poésie du grand dehors et ouvrir de nouveaux chemins dans la conscience et l'imaginaire de chacun.



*Les panthères ont leurs crocs, les ours la puissance,
le renard a sa ruse, les loups rôdent, increvables. Chacun cherche sa proie.
Tous redoutent ou épient le moindre mouvement.
Mais les bêtes agissent selon leur commandement et leur nécessité.
L'instinct les détermine. Le gène les conduit. Le réflexe les mène.
Leur faim n'est pas la cruauté.
Prélever sa part n'équivaut pas à éteindre sa soif de pouvoir,
sa volonté de puissance, et son goût de la violence. Cela, c'est l'apanage des hommes.
Déçu de n'avoir pas hérité de la force à la loterie de l'évolution,
l'homme s'est consolé en inventant la folie.*

Bestiaire

Librement inspiré des écrits
de Sylvain Tesson.

La Panthère des neiges (Gallimard, 2019) & *Tibet, minéral animal* (Kobalann éditions, 2018)

CHAT DE PALLAS (OU MANUL)

***Il dort et se réveille
comme si son rêve
l'avait électrocuté.***

Une tête hirsute, des canines seringues et des yeux jaunes corrigent d'un éclat démoniaque sa gentillesse de peluche. Ce petit félin semble en vouloir à l'Évolution de lui avoir octroyé pareille dose d'agressivité dans un corps si charmant.



YACK SAUVAGE

*Il s'appuie sur le versant
pour empêcher
la montagne de tomber.*

Ils surgissent des époques immémoriales : ce sont les totems de la vie sauvage, ils étaient sur les murs paléolithiques, ils n'ont pas varié, on dirait qu'ils s'ébrouent d'une caverne.



BHARAL DE L'HIMALAYA

*Il moutonne lentement,
peluche de ciel
cottonnant le versant.*

Ces caprins, que Munier affuble de leur nom tibétain, bharals, promènent leurs cornes recourbées et le camaïeu de leur toison en jouant les chamois dans les escarpements les plus ardens.



ANTILOPE DU TIBET (OU CHIRU)

Pardon pour la poussière.

Sur les hauts plateaux tibétains, le pelage des antilopes égaye l'aridité de taches joyeuses. Blanche et grisée, plus douce qu'un cachemire...



LOUP GRIS

*D'où viens-tu,
loufiat des grands chemins,
avec ton air pas tranquille ?*

Sa silhouette de mauvais garçon rôde et court par-delà l'horizon. Rapide, il est libre. En mouvement, il est partout chez lui. Les bêtes ne dansent pas quand le loup chante. Elles se terrent. Sa nuit est une fête du sang et de la mort.



RENARD DU TIBET

*Un chat botté
avec une vie de chien.
Il sourit de ses mauvais coups.*

Le renard a sa ruse. Il cherche sa proie. Il redoute et épie le moindre mouvement. L'instinct le détermine, le réflexe le conduit. Sa faim n'est pas la cruauté.



PANTHÈRE DES NEIGES

*La fille ultra classe sort d'une fête
des années trente
pour monter dans sa Jaguar.*

Vêtue de fourrures, elle vit dans le cristal. Son pelage, marqueterie d'or et de bronze appartient au jour, à la nuit, au ciel et à la terre. Elle vit sous la toison du monde. Reflet d'un songe dans un jardin de glace.



Écrit par
Sur un commentaire de
Réalisé par
Avec
Musique originale
Image et Son

Marie Amiguet & Vincent Munier
Sylvain Tesson
Marie Amiguet & Vincent Munier
Vincent Munier & Sylvain Tesson
Warren Ellis featuring Nick Cave
Vincent Munier
Marie Amiguet
Léo-Pol Jacquot

Montage
Mixage
Producteurs délégués

Vincent Schmitt & Marie Amiguet
Olivier Goïnard
PAPRIKA FILMS

Coproducteurs

Laurent Baujard & Pierre-Emmanuel Fleurantin
KOBALANN PRODUCTIONS
Vincent Munier

Distribution France
Ventes internationales
Partenaires

ARTE FRANCE CINEMA
LE BUREAU - Bertrand Faivre
HAUT et COURT DISTRIBUTION
THE BUREAU SALES
Jean-Sébastien Decaux
Lyro Participations
Arte Cofinova 16

En partenariat avec

Le Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
La Région Grand Est et le Département des Vosges
le CNC
Arte France
la Procirep/Angoa

Photographies : © Vincent Munier • Photo Warren Ellis & Nick Cave : © Matthew Thorne



HAUT
E
COUR